

MALEFICIUM

MARTINE DESJARDINS

MALEFICIUM

roman

PHÉBUS

© Éditions Alto, Québec, 2009

© Libella, Paris, 2012

I.S.B.N. : 978-2-7529-0734-9

*Pour Michèle Mayrand,
qui attend ce livre depuis douze ans,
et pour ma nièce Béatrice,
que la bave des crapauds n'atteint pas.*

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Le bruit a longtemps couru que l'archevêché de Montréal abritait dans ses archives confidentielles un livre si dangereux qu'il avait été emmuré au fond d'une alcôve. Quiconque aurait la témérité de l'exhumer de ses oubliettes serait excommunié sur-le-champ sans espoir de pardon. L'archevêché a toujours nié l'existence de ce livre maudit, le funestement célèbre *Maleficium* de l'abbé Jérôme Savoie. Bien que la substance de cet ouvrage soit restée un mystère, nombre de prétendues autorités n'ont pas hésité à avancer qu'il s'agissait d'un traité hérétique ou d'un manuel d'exorcisme – autant de conjectures fondées tout au plus sur des rumeurs et des spéculations.

De la vie de l'abbé Savoie (1877-1913), on connaît fort peu de détails. Issu d'une famille de maraîchers de la côte des Neiges, il fit ses études au Grand Séminaire, entra dans les ordres à vingt ans, devint peu après vicaire de la paroisse Saint-Antoine, et finit ses jours cloîtré

dans un monastère après avoir été frappé d'une surdité subite et sans cause apparente. La récente découverte de huit feuillets scellés dans la correspondance que l'abbé avait envoyée à l'un de ses neveux a suscité autant d'espoir que d'incrédulité parmi les collectionneurs. Certains ont mis en doute que l'écriture enchevêtrée, presque illisible, de ces pages maculées puisse être celle de Jérôme de Savoie. Des recherches minutieuses ont toutefois permis d'authentifier le manuscrit et de confirmer qu'on avait bel et bien retrouvé le brouillon de *Maleficium*.

Cette première édition de l'œuvre, présentée ici dans une version passablement remaniée mais non expurgée, suscitera un certain malaise, voire la désapprobation. Après tout, l'abbé Savoie a retranscrit des confessions qui lui avaient été faites sous le sceau du sacrement, rompant ainsi les chaînes du serment auquel il était tenu et dont ne pouvaient le délier ni loi, ni menace, ni péril de mort. Dans une note en marge justifiant sa décision de violer le secret le plus sacré, il affirme avoir eu la conviction profonde, absolue qu'il était la cible d'une force maléfique, et que le salut de son âme, le salut de l'Église elle-même, étaient en jeu. On comprend dès lors pourquoi les gens de l'archevêché ont pris les grands moyens pour que ces révélations ne voient jamais le jour.

De hautes instances religieuses ont déjà essayé, par divers trafics d'influence, d'empêcher la propagation de cet ouvrage et ont même proféré des menaces contre ceux qui en seraient complices. Il y a donc tout lieu de craindre qu'en ouvrant le *Maleficium*, le lecteur s'expose

non seulement à la souillure de ces confessions immorales, mais au risque d'encourir l'excommunication. Qu'il se le tienne pour dit.

L'Éditeur
Paris, août 2012

STIGMA DIABOLICUM

Deux années se sont écoulées depuis ma dernière confession. À cette époque, mon visage était encore intact et je ne portais pas cette prothèse de cuir qui me tient lieu de nez. Je sais, mon père, que nous devons accepter les épreuves que le ciel nous envoie, mais je ne peux m'empêcher de nourrir une âpre rancœur contre mon infirmité. Vous comprendrez pourquoi si je vous dis que j'étais acheteur d'épices pour un important négociant de Bombay et que, privé de mon odorat, j'ai dû abandonner le métier.

À mon retour des Indes, il y a quelques mois, j'ai ouvert une boutique non loin de la place Jacques-Cartier, où je vends des aromates de première qualité – c'est du moins ce qui est écrit sur l'enseigne, en lettres carmin sur fond or. En vérité, je ne saurais vous dire si la cardamome, la muscade et la cannelle que j'offre aux clients sont fraîches ou éventées. En revanche, je me porte garant de l'excellence de mon safran. J'en ai d'Espagne, j'en ai du Cachemire, j'en ai d'Iran – les trois

seuls endroits où pousse le *Crocus sativus*, cette fleur violette qui donne l'aromate le plus cher du monde.

Les principes aromatiques et colorants du safran sont concentrés dans les trois courtes terminaisons de son pistil appelées stigmates, par lesquels le pollen pénètre dans la plante pour la féconder. Certains épiciers malhonnêtes essaieront de vous refiler un mélange contenant aussi la base du pistil, et même les étamines. Pour ma part, je ne tiens que du *mongra* – du safran pur et de premier choix. Vous avez la réputation, mon père, d'être fin gourmet et j'ai entendu dire qu'il vous arrive même d'enfiler un tablier pour confectionner d'audacieuses pièces montées et de savants chauds-froids qui ne manquent jamais d'impressionner le cercle choisi de vos convives. Votre spécialité, paraît-il, est le savarin au sirop safrané. En vertu du pouvoir discriminant de vos papilles, vous serez donc en mesure d'apprécier, plus qu'aucun autre citoyen de cette ville, ce brin de safran que j'ai récolté moi-même à Srinagar. Vous aurez beau fouiller tout le Cachemire, vous n'en trouverez pas de plus rare, car il donne une teinte rouge, et non jaune, aux aliments qu'il touche. Approchez votre visage de la grille pour mieux le respirer. Ne soyez pas rebuté par les vapeurs astringentes qui s'en émanent, humez-le comme si vous cherchiez à vous en repaître... Voilà. Vous êtes déjà impuissant à vous en détourner, vous titubez, vous avez l'impression que vos sens vont bientôt vous abandonner. Si, d'un coup sec, je vous le retirais de sous le nez, vous auriez peine à contrôler votre rage ; le son de votre voix grimperait même de plusieurs tons. L'arôme de ce brin cramoisi, en s'insinuant en vous, n'éveille-t-il pas des pensées vénéneuses où la douloureuse douceur de la dépravation se mêle à la joyeuse amertume de la

corruption? Moi, même sans le sentir, j'ai des visions fugaces de corsages déployés, de lèvres contagieuses, de hanches acharnées. Je me sens rouler dans l'abîme de mes plus coupables rêveries... Aussi ne le céderais-je jamais, à aucun prix. Mettez-vous à ma place, mon père : ce brin de safran m'a coûté mon nez! Laissez-moi vous raconter comment ce malheur m'est arrivé.

Je n'aurais probablement jamais mis les pieds au Cachemire si je n'avais pas été forcé de quitter Zanzibar. Je m'occupais là-bas de conclure des ententes avec les planteurs de girofliers, de surveiller les récoltes, de superviser l'emballage de la marchandise, que j'expédiais, avant le début de la mousson, à Bombay, où mon associé Nadir Bandra la revendait aux fabricants d'encens et de cigarettes javanaises. Nadir pouvait obtenir jusqu'à quatre fois le prix que j'avais payé, ce qui nous laissait une jolie marge, dont je touchais trente pour cent. Bien sûr, nos bénéfices dépendaient du cours du girofle sur les marchés, mais nos affaires allaient plutôt bien. Vous savez peut-être, mon père, que le clou n'est pas une graine, mais le bouton floral d'un arbre. On le cueille juste avant l'épanouissement, lorsqu'il commence à virer au rouge, puis on le dégriffe de son pédoncule et on le fait sécher sur de grands étendoirs jusqu'à ce qu'il acquière la dureté du bois. Les boutons étant très délicats, ces opérations doivent être exécutées avec le plus grand soin et sont si fastidieuses que les ouvriers de Zanzibar les considèrent comme des tâches avilissantes; aussi sont-ils prêts à détalier au moindre prétexte – une famine, une épidémie, un règlement de comptes entre clans, une nouvelle superstition... Un jour, le bruit a couru qu'un succube hantait mes entrepôts et traquait les hommes pour les fouetter avec sa longue

queue. Cette rumeur grotesque avait sans doute été répandue par un de mes rivaux, mais lequel ? À Zanzibar, les exportateurs de girofle se livrent une concurrence féroce et je m'étais fait beaucoup d'ennemis. Les ouvriers étaient terrifiés, ils refusaient de reprendre le travail. Au bout d'une semaine, toute la récolte annuelle avait été ruinée par la moisissure et, sans espoir de récupérer mon investissement, je dus me résigner à fermer boutique. Il ne me restait plus qu'à aller annoncer la mauvaise nouvelle à mon associé. Je fis donc mes valises et m'embarquai sur une de ces corvettes en teck qui font la traversée de l'océan Indien. Comme nous quitions le port, je jetai un regard chargé de regrets sur les frondaisons des palmiers et les plantations rougeoyantes de girofliers rayant les collines, et je restai ainsi, immobile, jusqu'à ce que l'île où j'avais passé les sept dernières années de ma vie ne fût plus qu'une frange nébuleuse à l'horizon, enflammée par le soleil couchant.

À Bombay, je fus reçu à bras ouverts par Nadir, qui se montra étonnamment peu affecté par la tournure des événements. Il songeait depuis quelque temps à se lancer dans un commerce plus lucratif, me confia-t-il, et il avait une nouvelle affaire à me proposer. Pour en savoir davantage, je dus toutefois patienter jusqu'après le dîner, lorsque son épouse nous eut confectionné du *paan* – une pâte de citron vert mélangée à de la noix d'arec râpée, des graines d'anis et de cardamome, avec un soupçon de porphyre en poudre pour accroître la virilité. À la voir enrouler le tout dans une feuille de bétel argentée qu'elle fixa avec un clou de girofle, je compris pourquoi les Indiens considèrent la préparation du *paan* comme la tâche la plus gracieuse à laquelle une main de femme puisse s'adonner. Pendant que je mâchais cette

substance stimulante qui a l'inconvénient de laisser la bouche tachée de rouge, mon hôte m'annonça qu'il avait l'intention de se lancer dans le négoce du safran.

« Savez-vous, dit-il, que cet aromate vaut en ce moment plus cher que l'or? »

Il n'en fallait pas plus pour me convaincre. Quand mon associé mentionna que le safran était surtout abondant dans la région de Srinagar, je lui offris de partir sans délai pour le Cachemire, où j'entreprendrais de conclure des ententes d'approvisionnement avec les safraniers et de nous assurer le produit de leurs prochaines récoltes. Nadir accueillit ma décision avec enthousiasme, me mit en garde contre les diverses ruses des marchands de Srinagar et m'avança les fonds nécessaires pour lancer notre affaire.

Je partis très tôt le lendemain matin, alors que la fumée des feux de la nuit voilait encore les rues de Bombay. La gare était déjà bondée. Sur la plateforme inondée par une marée humaine, je fus assailli par les cris des porteurs, par les hurlements de mille bébés. Maintes fois des voyageurs m'interpellèrent pour m'offrir qui un morceau de halva, qui une poignée de pois chiches grillés. Par un curieux paradoxe, dans les pays où la nourriture est rare, on n'hésite pas à la partager – surtout en période de disette –, alors que dans nos contrées où règne l'abondance, on engrange jalousement les provisions. Il n'y a de noblesse que devant l'adversité; le reste du temps, l'homme est trop content d'être égoïste – heureusement d'ailleurs pour les marchands de mon espèce.

Je me rendis d'abord à Delhi, puis à Simla, d'où je rejoignis Jammu. Là, j'appris que le train n'allait pas plus loin et que, si je voulais atteindre Srinagar, il me faudrait

trouver une charrette pour m'y conduire. J'eus la chance de rencontrer une famille qui se rendait justement en pèlerinage dans la vallée et qui offrit de m'amener. Ces pèlerins n'étaient pas des hindous allant adorer le grand lingam de glace de la grotte d'Amarnath. Non, ils étaient anglais, s'appelaient Sheridan et espéraient recevoir la bénédiction d'une mystique vivant à la mission chrétienne de Srinagar. Durant le trajet, qui fut assez long parce que la voiture ne cessait de s'embourber, le père me demanda d'où je venais, si j'étais marié, si je jouais au polo – ce genre de questions qui prétendent vous cerner, mais révèlent plutôt les intérêts et les préoccupations de ceux qui les posent. Je craignais de me sentir diminué en lui répondant, aussi restai-je laconique et la conversation s'éteignit d'elle-même. Je fus soulagé quand la charrette sortit enfin des forêts de déodars pour emprunter la large avenue bordée de platanes menant à la ville. Je pris congé de la famille Sheridan devant la mission et partis à la recherche d'un endroit où loger.

Le maharajah Pratap Singh, qui régnait sur Srinagar, était une espèce d'excentrique qui aimait jouer au cricket en pantoufles brodées d'or. D'un naturel méfiant, surtout à l'égard des coloniaux, le prince avait interdit aux Anglais de posséder des terres dans la vallée. L'élite britannique, qui venait se réfugier sur les berges fraîches du lac Dal à la mousson, s'y était donc fait construire des maisons flottantes, formant ainsi une retraite estivale d'autant plus idéale à leurs yeux qu'elle était isolée de la populace musulmane. Plusieurs de ces résidences étaient à louer et je m'installai dans un bâtiment spacieux qui abritait, outre la cuisine et les quartiers des serviteurs, deux chambres et une salle de bain, ainsi qu'un salon lambrissé avec véranda donnant directement sur le lac.

Au soleil couchant, j'eus droit au spectacle des martins-pêcheurs venant picorer sur le plateau de bronze de sa surface étale pendant qu'expirait le triste appel du muezzin. Le lendemain, à mon réveil, le lac avait viré au turquoise, les pêcheurs de carpes lançaient déjà leurs filets. J'avalai une tasse de thé sucré, quelques fruits, et me rendis sans plus tarder au bazar. Les alentours du marché étaient encombrés par des yaks chargés de soieries et de ces fameux châles qui firent la renommée du Cachemire lorsque l'impératrice Joséphine en commanda quatre cents pour son usage personnel. Dans les échoppes s'entassaient des bols en papier mâché, des ustensiles en noyer, des urnes et des jarres regorgeant de riz, de lentilles, de ghee, d'abricots séchés. Des femmes tout de noir vêtues pétrissaient du pain tandis que leurs époux en manteaux rayés fumaient du patchouli dans des houkas ou mangeaient des tiges de lotus en respectant scrupuleusement l'étiquette locale, qui exige que l'on ne touche à la nourriture que de la main droite et du bout des doigts. Un vieillard me jeta un tapis de prière sur les bras et, pour me démontrer que celui-ci était bien en soie, en arracha un brin et y mit le feu. Le brin crépita comme une mèche d'amadou et s'envola en étincelles ; s'il eût été en laine, il se serait consumé lentement. Aussitôt débarrassé de cet importun, je me frayai un chemin à travers la fumée des marrons grillés et, guidé par mon flair infallible, je trouvai sans aucune difficulté l'allée des marchands d'épices où s'étaient, à perte de vue, les pyramides de cannelle, de cardamome, de cumin, de curcuma et de piments finement broyés à la meule de pierre.

À Zanzibar, je m'étais toujours considéré comme un très habile marchandeur. Les commerçants rapaces du

Cachemire eurent vite fait de porter un coup à cette prétention : ils demeureraient intraitables sur le prix et n'étaient disposés à m'accorder aucune compensation. De plus, Nadir Bandra n'avait pas menti sur la matoiserie de leurs pratiques : ces fieffés filous essayaient tous de me vendre du safran mêlé de fibres de soie, de fleurs de carthame, de filaments de grenade. Je dus visiter le bazar en entier avant de tomber enfin sur un safranier honnête. Venu de Pampore, petit village voisin de Srinagar, cet homme rondouillet et affable était disposé à me laisser toute sa récolte à un prix raisonnable. Il ne pouvait me la livrer avant quelques jours, mais en gage de sa bonne foi, il m'offrit une livre de safran qu'il avait en stock. Ce qu'il me montra me semblait de bonne qualité, je me décidai à lui faire confiance et le marché fut conclu.

Sur le chemin du retour vers ma retraite lacustre, je croisai Sheridan, le patriarche de la famille de pèlerins rencontrée sur la route de Srinagar. Il descendit de son poney pour venir me serrer la main avec une effusion qui m'étonna un peu, étant donné la froideur avec laquelle nous nous étions quittés. Il ne tarissait pas d'éloges sur la mystique de la mission, une jeune fille d'une telle humilité qu'elle buvait l'eau ayant servi à laver les pieds des lépreux. Il avait entendu dire qu'elle visitait tous les jours au début de l'après-midi un monument appelé le Roza Bal et, désirant marcher sur ses moindres traces, il avait décidé de s'y rendre aussi. Il m'invita à l'accompagner.

« C'est à deux pas d'ici, dit-il pour me convaincre. Dans le quartier Khanyar. »

Le Roza Bal, m'apprit-il en m'entraînant par le bras, était le mausolée de Yuz Asaf, prophète vénéré par la

secte musulmane des Ahmadis. Selon ceux-ci, Yuz Asaf était nul autre que Jésus-Christ, qui avait survécu au supplice de la croix et, pour échapper à ses persécuteurs, était venu finir ses jours au Cachemire, où ses prédications éclairées lui avaient valu le surnom de Berger. En fait de mausolée, le Roza Bal ne payait pas de mine : à peine plus grand qu'une maison, bâti en pisé, il était percé de fenêtres aux chambranles verts et surmonté d'un toit en gradins. La porte d'entrée était nichée sous une arche et donnait sur une antichambre menant au sanctuaire. Nous aurions dû enlever nos chaussures, mais comme l'endroit était désert, nous ne nous en donnâmes pas la peine et foulâmes sans aucun scrupule les tapis sacrés. Au centre du sanctuaire se dressait une haute cage rectangulaire en bois finement ajouré, dont il était difficile d'apprécier les détails dans la pénombre. C'est à l'intérieur de ce sépulcre que reposait le sarcophage du prophète – une boîte vermoulue juchée sur un socle et recouverte d'une étoffe orangée tout effilochée. Peut-être ma visite au bazar des épices m'avait-elle dérangé l'odorat, toujours est-il que cet endroit me semblait submergé d'un très puissant parfum de safran ; pourtant, personne n'avait laissé d'offrandes d'aucune sorte devant le tombeau. Nous eûmes rapidement fait le tour des lieux et Sheridan, visiblement déçu, m'annonça qu'il en avait vu assez.

« De toute façon, ajouta-t-il en sortant sa montre, il est temps de retourner à la mission : nous sommes vendredi et la jeune mystique reçoit les stigmates à trois heures. Il paraît que c'est un spectacle sublime, transcendant. Aimerez-vous y assister? »

Je déclinai poliment son invitation. Outre que je n'avais aucun désir de voir une illuminée saigner, je

souhaitais rester seul dans le sanctuaire afin de chercher d'où venait l'odeur de safran. Dès que mon compagnon eut franchi la porte, je fis à nouveau le tour de la chambre funéraire, avec plus d'attention cette fois. J'eus beau soulever les tapis, remuer la poussière dans les recoins les plus sombres, je ne trouvai pas la moindre brindille qui expliquât la provenance du troublant parfum. Se pouvait-il que celui-ci émanât du sarcophage lui-même ? Je collai mon nez contre le grillage ouvragé, mais ne pus discerner quoi que ce fût. N'ayant rien apporté pour m'éclairer, je dus me résigner à abandonner mes recherches. « De toute façon, il n'y a probablement rien là-dedans », lançai-je avec dépit à l'écho des lieux.

J'avais parlé trop vite. Car des profondeurs du sépulcre me répondit presque aussitôt une voix qui me glaça les sangs tant sa manifestation était soudaine et inattendue. Comment vous décrirais-je cette voix ? Elle était susurrante, suspicieuse, avec des inflexions sinistres qui me firent l'associer à un sifflement de serpent.

« Et moi, demandait cette voix, ne suis-je donc rien ? »

J'entendis une allumette craquer et, aussitôt, une lueur se répandit à l'intérieur de la cage. Je pris mon ton le plus menaçant et demandai :

« Qui va là ? »

En guise de réponse, je vis s'entrouvrir une petite porte perdue que j'avais confondue avec la cloison du grillage. Je fis un pas prudent en avant, puis un autre et je me penchai avec précaution. Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir, au fond du sépulcre, la frêle silhouette d'une jeune fille accroupie qui tenait à bout de bras une bougie. Elle ne pouvait avoir plus de dix-sept ans. Elle portait une tunique de missionnaire et un

rosaire noué à la ceinture ; une guimpe blanche encadrait son visage et un long voile la couvrait de la tête aux chevilles. Son teint, à la lueur de la flamme, était cireux et le blanc de ses yeux paraissait jaune, ce qui ne diminuait en rien la parfaite innocence de ses traits. Cependant, la simplicité angélique de son sourire était rompue par un hiatus disgracieux qui déformait ses lèvres. Elle avait ce que l'on appelle un bec-de-lièvre.

« Êtes-vous la mystique de la mission ? » lui demandai-je.

Elle acquiesça d'un hochement de tête et me fit signe d'approcher. Comment aurais-je pu résister à son appel, alors que le parfum du safran devenait de plus en plus enivrant au fur et à mesure que j'avançais vers elle ? Je pénétrai dans le sépulcre en rampant et je découvris devant le tombeau ce que la jeune fille voulait me montrer. Il s'agissait d'un bloc de pierre de la grosseur d'une dalle où avaient été creusées les empreintes de deux pieds transpercés chacun d'un trou étroit.

« Regardez, murmura-t-elle en indiquant les deux perforations. Ce sont des marques de clous. »

La mystique était persuadée que ces empreintes représentaient les pieds du Christ et les trous, l'emplacement de ses stigmates. Je lui objectai que les marques n'étaient pas symétriques et sûrement le résultat d'une usure naturelle. Elle ne se laissa pas désarçonner et reprit de sa voix sifflante :

« Cela s'explique aisément. Lors des crucifixions, les Romains n'enfonçaient qu'un seul clou à travers les deux pieds superposés. »

Afin de m'en faire la démonstration, elle détacha ses sandales et grimpa sur la pierre, son pied gauche au-dessus du droit. Elle n'avait pas dû couper ses ongles depuis des années : on aurait dit des griffes. Elle chercha

un moment son équilibre, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine, ses lèvres articulant tout bas :

« L'asymétrie des stigmates est la preuve irréfutable que le Christ est enterré ici. S'il n'est jamais ressuscité, cela veut donc dire qu'il n'était pas vraiment le fils de Dieu. Sa place à la droite du Père est donc libre ! »

J'étais ahuri par ce que j'entendais. La mystique espérait-elle prétendre remplacer le Christ ? Son visage semblait si transfiguré par l'extase que je n'en aurais pas été étonné. Pendant qu'elle déblatérerait d'autres propos tout aussi blasphématoires, mon œil fut attiré par le dos de ses pieds, où les lanières des sandales avaient laissé deux marques rouges correspondant précisément aux trous des empreintes. Ses veines, à cet endroit, étaient gonflées et la fréquence de leurs pulsations augmentait à un rythme affolé. Avant que j'aie pu le faire remarquer à la mystique, sa peau fine et tendue s'était fendue comme la pelure d'un fruit trop mûr et des sillons de sa chair crevée s'épanchait un sang fluide et d'un rouge si clair qu'il virait au jaune orangé. J'allais l'étancher avec mon mouchoir, mais quelque chose me retint. L'odeur de safran qui saturait l'air confiné de la cage était devenue presque violente, et je dus me rendre à l'évidence : celle-ci s'exhalait des entailles de la stigmatisée. Je n'eus cependant pas le temps de pousser plus loin mes investigations, car la jeune fille choisit ce moment pour s'évanouir dans mes bras. Je l'allongeai sur le tapis du sanctuaire, tentai de la ranimer du mieux que je le pouvais.

« Ramenez-moi à la mission », implora-t-elle lorsqu'elle eut repris ses esprits.

En l'aidant à attacher ses sandales, je constatai que l'hémorragie s'était arrêtée d'elle-même et que le parfum de safran s'était dissipé. J'aurais pu croire que j'avais

rêvé : les blessures s'étaient non seulement refermées, mais elles n'avaient laissé aucune cicatrice sur ses pieds.



Trois jours plus tard, je prenais livraison de ma commande. Je n'avais plus aucune raison de m'attarder davantage à Srinagar et j'aurais dû rentrer immédiatement à Bombay. Je décidai néanmoins de prolonger mon séjour jusqu'au vendredi suivant pour assister une autre fois à la réception des stigmates. La mystique n'avait pas fait de moi l'un de ses convertis, loin de là : durant mes précédents voyages aux Indes, j'avais vu assez de fakirs rester des heures sous le sable, se transpercer de poignards ou se laisser mordre par des cobras pour ne plus croire aux miracles. Après mûre réflexion, je ne doutais pas qu'il y eût une astuce derrière ses phénomènes. Je soupçonnais aussi que le sang qui en jaillissait était faux, et que s'il avait une odeur si caractéristique, c'est que le safran en constituait le principal agent colorant. Or, je ne pouvais admettre que quelqu'un détournât l'usage d'un tel aromate pour tromper les honnêtes gens. Je me devais de démasquer la mystique, d'éventer son secret, de dénoncer son hypocrisie.

Lorsque je me présentai à la mission, je fus accueilli par Sheridan, qui m'apprit que la jeune fille avait reçu les stigmates tous les jours depuis une semaine.

« C'est un privilège pour nous d'y assister, mais elle

est dans un tel état de faiblesse que nous craignons pour sa santé – surtout si elle saigne encore aujourd’hui», dit-il en lançant un regard inquiet vers le bord du lac, où la mystique était allée se recueillir avant son grand épanchement.

Sa naïveté me fit pitié et je n’en fus que plus fortifié dans ma résolution de faire tomber les écailles de ses yeux. Je le laissai à la porte de la chapelle où les fidèles priaient en attendant l’arrivée de la mystique. Le champ était maintenant libre et je me faufilai jusqu’au bord du lac, où je trouvai la jeune fille étendue dans un *shikara* – une sorte de gondole à baldaquin. Ses pieds, de même que ses mains et son front, avaient été entourés de bandages serrés. À mon approche, elle se dressa sur son séant avec toute la vigueur d’une bien-portante.

«Homme de peu de foi, qu’êtes-vous venu faire ici?» demanda-t-elle comme si elle avait deviné mes intentions.

N’ayant rien à cacher, je lui répondis que j’avais découvert son subterfuge et que j’allais dévoiler son imposture tout à l’heure devant toute la mission.

«Je parie qu’en ce moment même vous dissimulez sous votre tunique quelques pintes de ce faux sang dont vous usez avec tant d’effet. Mon nez ne me trompe jamais : j’ai tout de suite reconnu l’odeur du safran qui sert à le colorer. Je pourrais même identifier sans peine le marchand du bazar chez lequel vous vous approvisionnez.

– Ne soyez pas si obtus, dit la mystique. La nature présente une multitude d’analogies tant dans ses formes que dans ses structures. Pourquoi l’odeur du safran n’aurait-elle qu’une seule source? La mienne ne provient pas du crocus et si vous désirez la connaître, il faudra m’accompagner aux jardins flottants.»

Je me doutais bien qu'elle essayait par ce moyen de tergiverser afin d'échapper à l'humiliation qui l'attendait. Néanmoins, elle avait piqué ma curiosité. Si une autre plante possédait les mêmes principes aromatiques que le *Crocus sativus*, n'était-il pas dans mon intérêt de m'en assurer? L'usurpatrice, de toute façon, ne perdait rien pour attendre. Je la rejoignis donc dans la gondole et larguai l'amarre. Le shikara se gouverne avec une godille à pelle en forme de cœur et je mis un temps à me familiariser avec les manœuvres hélicoïdales permettant sa propulsion. Pendant que je louvoyais tant bien que mal, la jeune fille me fit remarquer, sur la berge opposée du lac, les douze terrasses du Nishat Bagh – le jardin du plaisir – et, au loin, les fontaines jaillissantes du Shalimar Bagh, le plus luxuriant des six cent soixante-six jardins que les empereurs mogols léguèrent au Cachemire.

« Certains comparent Srinagar à l'Éden, dit-elle. En venant ici, je me suis rapprochée du paradis. »

Je lui demandai avec ironie si, de la même façon, elle faisait apparaître ses stigmates pour se rapprocher du Christ. Son visage s'assombrit et son bec-de-lièvre se tordit avec mépris.

« Pourquoi suivrais-je l'exemple de ce petit prophète quand je peux aisément le surpasser? »

Je dois avouer que ce nouveau blasphème était plus que je n'en pouvais endurer.

« Vous devriez vous taire au lieu de proférer des énormités.

– Vous ne me croyez pas? siffla la jeune fille. J'ai pourtant un stigmaté de plus que lui! C'est mon stigmaté secret, et les supplices qu'il me fait subir sont simplement atroces. »

Je fis comme si je n'avais rien entendu pour marquer ma désapprobation et je continuai à godailler à travers les lotus. Le piètre rameur que je suis eut toutes les peines à atteindre les jardins flottants, radeaux de roseaux sur lesquels les maraîchers du lac Dal font pousser, à grand renfort de fumier et de foin aquatique, des melons, des légumes, des fleurs aussi. Je n'étais pas fâché d'être arrivé car mes mains, peu habituées à ce genre d'exercice, étaient couvertes d'ampoules. Je les montrai à la fausse mystique et pour la narguer lui lançai :

«Voyez, moi aussi j'ai des stigmates!»

Ce fut à son tour d'ignorer mes paroles et, afin de me remettre à ma place, elle m'ordonna avec dédain d'amarrer la gondole derrière un radeau d'œillets orangés. J'obéis en rouspétant. Essayait-elle de me faire croire maintenant que les œillets pouvaient remplacer le safran? Elle ne me prendrait pas pour dupe aussi aisément.

«Qui vous parle de cueillir des fleurs? dit-elle. J'ai choisi cet endroit parce que les maraîchers ne viennent jamais ici l'après-midi. Nous ne serons pas dérangés. Car j'ai décidé de tout vous révéler.»

D'un geste langoureux, elle tira les rideaux du baldaquin et se mit à défaire ses bandages. Je retins mon souffle. Dans l'expectative de savoir enfin ce qui se cachait derrière ses prétendus stigmates, je lui permis de procéder à une autre de ses petites mises en scène. Ses paupières se fermèrent, tous ses traits convergèrent vers le point névralgique où se rejoignent les sourcils quand ils se froncent. On aurait juré son visage changé par cette crispation qu'apportent les grandes souffrances. Malgré l'attention que j'attachais à chacun de ses gestes, elle réussit son tour avec tant d'adresse qu'elle parvint

encore à me jeter de la poudre aux yeux. Le sang ne vint pas comme un affleurement, mais comme une éruption, expulsé en jets drus et impétueux des orifices qui s'étaient ouverts sur ses pieds, ses mains, et en couronne sur son front. Bientôt, sa tunique fut maculée de rouge du côté gauche, juste sous le cœur. L'hémorragie était si spectaculaire que j'en fus presque alarmé. Je ne me laissai pas impressionner, toutefois. Je saisis la main de la jeune fille, je mis mon index sur l'entaille. C'est à ce moment que je fus ébranlé dans mes plus profondes convictions. Mon doigt, qui n'aurait dû qu'essuyer un peu de sang artificiel, s'enfonça dans l'entaille sans rencontrer de résistance et traversa la main de part en part !

Si je poussai un cri, j'étais si abasourdi que je ne l'entendis pas. Pourtant, même devant l'évidence, je continuais à douter. Pour en avoir le cœur net, il me fallait sonder les autres blessures. Vous ne pouvez vous imaginer quels efforts je dus déployer pour approcher mes doigts de ces trous immondes. Mon trouble était d'autant plus grand que je n'arrivais à déceler, dans les blessures, que l'odeur ferreuse du sang. Et pourtant, des vapeurs de safran flottaient partout sous le baldaquin, plus enivrantes que celles du plus puissant alcool, plus élusives aussi, car il était impossible d'en déterminer la provenance. Mon esprit s'en trouvait tantalisé au point de s'égarer. Lorsque je vis la mystique au bord d'un de ses transports extatiques, je crus qu'elle allait m'échapper. Mû par la nécessité de lui extorquer coûte que coûte son secret, je la secouai sans merci.

« L'odeur de safran... d'où vient-elle ? »

Elle entrouvrit les lèvres et laissa échapper :

« Sous ma tunique... »

D'un geste, je retroussai ses jupes et découvris ses

jambes, qui étaient striées de longues coulées de sang orangé. Aussitôt, le parfum du safran me prit à la gorge et les larmes m'en vinrent aux yeux. Il n'y avait plus de doute possible : la source de mon trouble émanait de la nature même de la jeune fille. J'introduisis en douce mon visage dans l'échancrure de ses cuisses et remontai jusqu'à leur fourche.

Avez-vous déjà entendu parler du *Stigma diabolicum*, mon père? Oui, bien sûr. En tant que théologien, les procès de l'Inquisition ne vous sont pas étrangers. Vous savez qu'il s'agit d'une marque que le diable appose sur ses disciples, préférablement sur leurs parties intimes. Je suis à confesse, je parlerai donc sans ménagement. La mystique avait un stigmatte diabolique au centre de sa corolle : un long pistil en forme de trompe, musculeux, charnu, de ce rouge foncé que l'on appelle cramoiisi. Pareil à un calice douloureux, il débordait de caillots sanguinolents. J'eus d'abord un mouvement de recul devant cet appendice immonde, puis je me laissai subjugué par le parfum vénéneux qui s'en dégageait. J'en gavai mes narines, ma gorge et mes poumons, je me perdis dans ce que je ne pourrais décrire autrement que comme une contemplation olfactive – un état qui gagna bientôt mes autres sens. En proie aux plus brûlantes extases, j'avais des visions exaltées, je goûtais des saveurs interdites, j'entendais des musiques profanes.

Je fus brutalement tiré de mon ravissement par une sensation de brûlure aux parois nasales. Je me reculai et trouvai l'air frais apaisant, mais d'une fadeur incommensurable. Le safran cramoiisi venait de m'ouvrir les portes d'un monde païen que j'avais tout juste commencé à explorer et dans lequel je ne songeais qu'à replonger. Faudrait-il pour cela devenir disciple de la mystique et